



Welcome to Bourgmont

épisode 3

Bourgmont, ce fut d'abord ma prime enfance. Puis, pendant longtemps, les vacances de mon enfance. Les vacances scolaires du petit citadin que j'étais devenu parce que ma mère avait été obligée d'aller « travailler à la ville ». Longtemps ce fut le souvenir de mon oncle vigneron portant son marc de raisin à distiller au bouilleur de cru du coin, celui de Grisette, son cheval de trait toujours crotté, de mes petites bottes jaunes en caoutchouc et celui du poêle à bois et à charbon de ma tante et de la douce odeur, si caractéristique, qu'il dégageait quand on le rechargeait. Bourgmont ce fut longtemps l'exact opposé de la ville, le Moyen Âge à l'ère de la fission nucléaire, la terre, le bois et la pierre à l'époque de l'acier et du béton. S'il y avait un lieu où revenir ce ne pouvait être qu'ici. Loin des tours et des centres commerciaux des quartiers nord et est, de la rocade le vendredi soir à 18 heures, et de l'iPhone de Bettina, l'hyperactive cyclothymique du service. Et avec ça le fond d'écran raccord, les sollicitations visuelles constantes, par flashes, hypnotiques, scotomisantes ; les nuits orangées, les sirènes hurlantes, l'agression permanente. Et pour finir, par spasmes, la dilution dans l'orgasme sans plaisir, la plus couillonne des agonies.

Quand je suis revenu là, c'était la jungle. Il avait plu la veille. Une pluie d'orage. Il n'y avait plus de vent, il faisait à nouveau chaud. Rien ne bou-

geait mais derrière la clôture grillagée qui par endroits bombait ou disparaissait sous la végétation et à d'autres avait cédé sous son poids, une lutte indécise faisait rage entre le volubilis et la vigne sauvage. On ne voyait pas le sol. Sous la canopée à hauteur de poitrine, entre les grosses fleurs blanches striées de rose qu'une nuée bourdonnante enveloppait de son baiser vorace, on devinait une faune hétérogène et grouillante dans la moiteur de la nuit. Une nuit en plein jour, une nuit de forêt, de ces nuits de forêts en plein jour aussi fausses et profondes que semble artificielle la lumière qui y règne. En avançant là-dedans les bras levés au-dessus de la tête pour ne pas me pendre aux ronces et éviter les orties, je me faisais l'effet d'un G.I. en reconnaissance progressant à l'aveuglette dans la forêt équatoriale. Peu à l'aise encore, dans mon inexpérience de citadin, dans ces milieux hostiles, je redoutais des marécages, des sables mouvants. Je me voyais disparaître sous l'étreinte d'un anaconda, mourir étouffé sous celle d'un boa constrictor. J'arrivai à la petite ruine au fond du jardin en ne m'étant finalement débattu qu'avec le liseron qui courait à mes pieds, tout surpris et bien content d'être parvenu là en entier.

La treille mangeait la pierre jusqu'à la gouttière et commençait à lever quelques tuiles moussues. Le végétal recouvrait entièrement le minéral. L'éminence pyramidale du toit s'effondrait au tiers de sa hauteur et laissait apparaître une pièce de charpente mais seule une partie dégagée du faitage émergeait réellement du monticule de verdure. Il y avait tout à défricher, dégager, nettoyer. J'allais avoir besoin d'outils. D'après mes souvenirs, du matériel était remisé là. J'entortillais la vigne à mon avant-bras et tirai à grands coups secs pour dégager grossièrement les trois marches et le seuil qui indiquaient l'entrée du vieil abri de jardin. Devant la résistance du loquet, je poussai la porte branlante de l'épaule, la levant plusieurs fois en essayant d'actionner le mécanisme grippé qui finit par céder. Un rideau de bambous empêchait de l'intérieur l'ouverture com-

plète du battant. J'insistai et de vigoureux petits *ploc ploc ploc* précédèrent la chute amortie des tiges gênantes de renouées du Japon coupées net au pied par le bas de la porte. Elles avaient poussé entre les dalles de pierre qui avaient fini par bouger avec le temps. Ma mémoire ne m'avait pas trompé. Il y avait là tout ce qu'il me fallait : une faux, une paire de cisailles à haie, une pioche cantonnier, une bêche à quatre dents, une sarlette et un râteau. Je pris la faux et tirai énergiquement des deux mains pour la libérer du liseron qui, s'étant faufiler sous la porte, avait fini par envahir tout le sol de l'abri et à grimper le long du mur. La lame de l'outil était rouillée et fissurée dans sa partie la plus large et près du manche. J'avisai, sur une étagère fixée au mur, une pierre à aiguiser qui dépassait d'une boîte de conserve contenant essentiellement des sachets de graines à semer dont certains avaient été utilisés et qu'on avait repliés plusieurs fois côté ouverture et entourés d'élastiques pour protéger la semence restante des bestioles et surtout de l'humidité. Je crachai sur la lame comme j'avais vu cent fois mon oncle le faire et commençai à l'affûter en essayant de me souvenir du bon geste, de la bonne inclinaison. Une fois d'un côté, une fois de l'autre, en commençant par la partie la plus large de la lame et en allant vers la pointe. Je ressortis sur le seuil descellé du vieil abri de jardin, le manche de l'instrument coupeur sur l'épaule comme le portaient les anciens, considérai un instant la hauteur des broussailles, je saisis le manche, crachai dans mes mains et donnai les trois premiers coups de faux...

À suivre...